

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal parait les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 francs six mois. 7 50 francs trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

26 juin 1862.

Le Corps législatif a adopté l'impôt sur les chevaux et les voitures, grâce à une modification légère introduite par la commission du budget d'accord avec le conseil d'Etat.

L'impôt des voitures est fixé à 10 et 5 fr. pour les voitures à quatre et à deux roues dans toutes les communes de trois mille âmes et au-dessous indistinctement. Dans les mêmes communes, les chevaux de selle ou d'attelage paieront aussi 5 fr.

Le *Moniteur* publie un avertissement adressé au *Progrès* de Lyon. pour une correspondance parisienne cherchant à déconsidérer le gouvernement.

Au Corps législatif, le double décime sur les droits d'enregistrement a été adopté. La surtaxe des sucres a été adoptée par 190 voix contre 46. Les autres articles, de 16 à 48 inclusivement, ont été adoptés.

Différents articles du budget extraordinaire ont été également adoptés. Le scrutin d'ensemble a été renvoyé au lendemain.

On prétend qu'un premier convoi de 4,000 hommes quittera seul la France avant le mois de septembre, afin de s'acclimater à la Martinique, où les hommes seront établis sur les hauteurs de l'intérieur de l'île, et vivront là sous la tente, selon l'habitude des troupes en campagne.

Le départ du vice-amiral Jurien de la Gravière aurait lieu d'ici à huit ou dix jours, par le *Montezuma*, sur lequel prendront passage un certain nombre de chirurgiens et d'infirmiers.

On prélève en ce moment dans le régiment de gendarmerie de la garde impériale et dans le corps de la garde de Paris, des détachements destinés à être dirigés sur le corps expéditionnaire du Mexique, comme force publique. Les demandes des sous-officiers, brigadiers, gardes et gendarmes qui se présentent comme volontaires pour faire partie de ces détachements sont fort nombreuses et dépassent de beaucoup le chiffre déterminé.

Les dépêches de New-York, 24 juin, ne mentionnent aucun nouveau fait de guerre. Les fédéraux attendaient des renforts pour attaquer Charleston. On comptait sur une résistance énergique, les confédérés ayant reçu 30,000 hommes de renfort. Les trois autres villes fortes qui leur restent encore sont Richmond, Savannah et Mobile. On sait qu'elles sont toutes assiégées, et il est douteux qu'elles tiennent encore longtemps devant les forces supérieures du Nord.

Plusieurs dépêches venues de l'intérieur du Mexique, et qui paraissent dignes de foi, apportent la nouvelle que le corps expéditionnaire aux ordres du général Lorencez est venu reprendre position à Orizaba après un court séjour à Amazoc.

Les dernières nouvelles de Washington, dit le *Moniteur*, constatent qu'à la date du 9 juin on n'y avait reçu du Mexique aucune information postérieure à l'attaque de Puebla par les troupes françaises. Il est donc permis de considérer comme dénué de fondement le bruit de la retraite de notre corps expéditionnaire sur la Vera-Cruz que l'on disait avoir été apporté le 30 mai à Key-West par une frégate fédérale.

Il vient d'être décidé à Londres, dans un conseil de cabinet, qu'une dépêche serait adressée à M. Wyke, ministre d'Angleterre à Mexico, pour lui prescrire de déclarer au président Juárez que le gouvernement de la Grande-Bretagne avait vu avec regret le traité conclu entre lui et M. Corwyn, ministre des Etats-Unis d'Amérique.

J. REBOUX.

Le *Progrès*, de Lyon, a reçu l'avertissement suivant :

« Le sénateur administrateur du département du Rhône, grand officier de la Légion d'Honneur,

« Vu le numéro du journal le *Progrès*, de Lyon, du 21 juin, contenant, sous la date du 19, une correspondance parisienne signée : Pour extrait : Beyssac ;

« Vu la lettre de S. Exc. le ministre de l'intérieur, en date du 23 juin ;

« Attendu que cette correspondance, en propageant une fausse nouvelle a pour but évident de jeter la déconsidération sur le gouvernement impérial ;

« Vu l'article 32 du décret organique du 18 février 1852 sur la presse ;

« Arrête :
« Art. 1^{er}. Un premier avertissement est donné au journal le *Progrès*, de Lyon, dans la personne de MM. Chanoine, gérant de la feuille, et Beyssac, signataire de l'article.

« Art. 2. Le commissaire central de police est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui devra être inséré dans le plus prochain numéro du journal.

« Lyon, le 24 juin 1862.

» Vaisse. »

Nous lisons dans la *Patrie* :

« On assure qu'un petit corps de troupes, pris en Algérie, partira prochainement pour la Martinique, où il occupera, pendant les grandes chaleurs, un campement établi sur les hauteurs de l'île, entre Fort-de-France et Saint-Pierre. Ces troupes seraient prêtes à s'embarquer au premier signal.

« Le reste des renforts partira, dit-on, plus tard de France, afin de n'arriver que vers les premiers jours d'octobre à la Vera-Cruz. — E. B. GULLAUD.

Italie.

Les lettres de Rome portent que le marquis de Lavalette a eu une longue audience de Sa Sainteté. Le bruit courait que l'occupation française serait restreinte à la province de Rome.

L'Italie publie une correspondance de Florence affirmant que les Français évacuent la province de Viterbe. Cette nouvelle mérite confirmation.

On disait également que l'ambassadeur de France avait refusé des passeports aux anciens zouaves pontificaux qui voulaient rentrer en France, mais ces bruits ne doivent aussi être accueillis que sous réserve.

Les lettres de Rome signalent de nombreuses réunions de membres du parti unitaire. Il est question de prochaines manifestations dans ce sens.

Les lettres de Naples, du 24, disent que des prêtres français, venant de Rome, ont été insultés.

Autriche.

On lit dans la *Gazette d'Augsbourg* :

« Les négociations relatives à une intervention de l'Autriche dans le Montenegro se poursuivent. En même temps la situation de la Serbie forme l'objet de communications et de pourparlers très actifs entre les cabinets des grandes puissances.

États-Unis.

On lit dans le *Morning-Herald* :

« Nous apprenons, d'après des sources particulières, que les confédérés ont remporté de nouveaux succès dans la Virginie. Le général Jackson a deux fois battu les fédéraux, leur a fait perdre beaucoup de monde et pris beaucoup de leur matériel. On dit que l'armée du général Mac Clellan souffre beaucoup de la fièvre lente qui remplit les hôpitaux et retarde son action. Il n'est pas impossible que, la maladie continuant à sevir, le force à attaquer immédiatement Richmond.

« L'armée du Potomac est actuellement campée sur un terrain marécageux fréquemment inondé par le Chikahoming. Elle a été renforcée par deux brigades de conscrits et l'on attend impatiemment l'arrivée du général Mac Dowell avec 20,000 hommes. Sans lui, il y a peu d'espoir de réussir dans l'attaque.

« Les confédérés font des préparatifs d'évacuation ou de défense ; on a cloigné soigneusement les malades, les blessés, les vieillards et les enfants.

« Comme le fort Darling est, dit-on, inaccessible aux canonnières fédérales, l'opinion commune est que Richmond sera défendue jusqu'à la dernière extrémité contre l'armée de Mac Clellan. »

Russie.

La crise financière commence à Saint-Petersbourg par suite des ravages des incendies. Plusieurs commerçants manufacturiers ont déjà déclaré leur faillite. La déflation est dans la capitale de la Russie. L'empereur fait preuve de courage et d'énergie.

Il se confirme que des incendies ont eu lieu à Moscou.

La *Poste du Nord*, du 15 juin, dit que la fermeture des deux écoles du dimanche, à Saint-Petersbourg, a eu lieu à cause du discours subversif qu'on y prononçait et où l'on discutait l'utilité des incendies, la nécessité de brûler Saint-Petersbourg, etc., etc.

Une sorte de terreur continue à régner en Russie ; les nouvelles les plus étranges se propagent et s'accréditent, non-seulement à Saint-Petersbourg, mais encore dans la presse étrangère, avec une facilité significative.

« On a menacé le gouvernement, dit la *Gazette de Silésie*, que si les incendies n'amenaient pas le résultat qu'en attendent les sociétés secrètes, on aurait recours à l'empoisonnement. Le bruit qu'un attentat aurait été commis contre l'Empereur, par un aide-de-camp, dans l'église de Saint-Wladimir, a circulé ; on cite même les noms des conspirateurs. On assure, d'autre part, que cette nouvelle est controuvée. Quatre cent soixante-douze individus sont arrêtés, mais on n'a pu s'emparer des chefs, etc. »

Ces nouvelles sont certainement controuvées, mais elles n'en sont pas moins des symptômes irrécusables d'une très grave situation.

L'agence *Continental* a reçu la dépêche suivante :

« Péttersbourg, 23 juin.
« Aucun incendie n'a été signalé depuis trois jours, mais les dommages sont incalculables. »

« L'enquête judiciaire ne laisse aucun doute pour attribuer les désastres à la malveillance. »

« Il y a cinq cents personnes d'arrêtées.
« Les sociétés d'assurances se refusent à payer, se basant sur un article de leur constitution, qui exclut les cas où les incendies auraient une source politique. »

INCENDIES EN RUSSIE. — QUATRE CENT MILIONS DE PERTES.

On mande de Saint-Petersbourg au *Siccle* le 12 juin :

« Nous vivons dans une atmosphère infernale. Depuis quinze jours Saint-Petersbourg brûle à la journée et par tous les bouts, y compris le centre. La consternation est générale et profonde ; ce n'est plus de la terreur : tous les esprits sont pris de vertige. L'incendie d'avant-hier a dévoré plus de 100 millions de roubles ! (quatre cents millions de francs). Deux

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 JUN 1862.

— N° 13. —

Un cœur de femme.

CHAPITRE X. (Suite).

Céline ne disait plus rien ; elle regardait sa tante, et deux grosses larmes roulaient dans ses yeux bleus.

« Qu'as-tu, Céline ? lui demanda Elise en déposant Paul à terre pour attirer la petite fille dans ses bras.

— Tante ! pourquoi ne veux-tu plus me laisser voir maman ? »

Et elle éclata en sanglots.

« Parce qu'elle est malade, et qu'il faut qu'elle reste bien tranquille pour se guérir plus vite.

— O tante ! conduis-moi près d'elle une minute, une toute petite minute ! je ne ferai pas de bruit, je la regarderai seulement et je lui donnerai un baiser. Veux-tu ? »

— Nous le demanderons au docteur. Mais tu ne pleureras pas quand tu verras ta maman.

— Non, non, je serai bien trop contente.

Une heure après, Elise, avec la permission du médecin, entra dans la chambre de Suzanne, tenant par la main la petite Céline. L'enfant monta sur un tabou-

ret et embrassa sa mère en lui parlant tout bas. Suzanne la contempla avec une tendresse et une joie indicibles, mais quelques minutes seulement, car Elise, redoutant pour elle une émotion trop prolongée, remmena bientôt Céline, qui, fidèle à sa promesse, se laissa faire sans résistance.

« Vois-tu, tante Elise, lui dit-elle en sortant de la chambre, maintenant je serai contente et je ne pleurerai plus. Maman m'a baisée comme avant d'être malade et m'a dit : « Cher petit amour ! »

Elise la reconduisit à sa bonne, puis retourna s'installer auprès de la malade. Elle passa une partie de la nuit à écrire à sa mère, en commençant par la rassurer sur le compte de Suzanne, que l'on croyait hors de danger. Ensuite elle parlait de Clotilde et de ses jumeaux avec des élan de joie mêlés d'un peu d'inquiétude. Elle craignait, la tendre sœur aînée, que sa jeune sœur si frêle et si malade n'eût pas la force d'élever deux enfants à la fois.

Trois jours après, Maurice recevait d'Albert une nouvelle lettre assez longue, annonçant que Clotilde continuait d'aller bien ; et, vers la fin de la huitaine, Elise ressentait mille impressions diverses à la lecture des lignes suivantes de sa mère : « Chaque jour ma chère Elise, je bénis le Ciel de m'avoir donné une fille comme toi. Où puises-tu ce courage, ce dévouement, cette sérénité ? Non contente de soigner Suzanne, de consoler et d'encourager Maurice — car les choses que tu ne dis pas ressortent clairement de sa lettre à Albert — tu trouves encore le temps de penser à ceux qui sont loin et de les rassurer par tes lettres affectueuses. Non, je ne puis croire, malgré l'assurance que tu m'en donnes, que tu ménages assez tes for-

ces ; je tremble que, Suzanne une fois guérie, tu ne tombes malade à ton tour. Cependant, ma fille, tu m'as promis de songer un peu à toi-même par amour pour moi et pour tous ceux que ta sante intéresse. Je t'en conjure, maintenant surtout que notre chère malade va mieux, rappelle-toi cette promesse et tiens-la le plus possible. Pour être tranquille, j'ai besoin de croire que tu ne l'oublieras pas.

« Sans un reste d'inquiétude pour Suzanne et sans le chagrin d'être séparée de mon Elise, je serais la plus heureuse des mères. Les enfants de Clotilde sont aussi beaux que peuvent l'être des nouveau-nés, et — tu vas rire peut-être — il me semble déjà que la petite fille aura tes yeux et quelques-uns de tes traits. On lui a donné ton nom d'un accord unanime ; Albert n'en voulait pas d'autre ; Clotilde était d'avis qu'il lui porterait bonheur. Tu ne te fais pas d'idée comme on l'aime ici et comme on regrette de ne pas t'y voir avec moi. Clotilde pleurerait hier en embrassant ses jumeaux et en songant que tu serais peut-être longtemps encore sans les admirer. Les admirer, c'est bien le mot, on ne fait que cela du matin au soir. A toute heure du jour, Albert quitte son travail pour venir dire à sa petite femme une parole de tendresse et se mettre en contemplation devant eux. Je crois, en vérité, que, s'il était seul, il s'agenouillerait près de leurs berceaux.

« Mais Clotilde a un grand chagrin : c'est de ne pouvoir allaiter elle-même ses deux enfants. Nous avons trouvé une excellente nourrice pour la petite fille, qui est la plus délicate. Malgré cela, Clotilde se désole, elle a déjà passé bien des heures dans les larmes, et, si je n'étais pas là pour l'exhorter à la raison, en lui repré-

sentant que de son repos d'esprit dépend sa santé et celle de l'un de ses enfants, elle se rendrait malade à force de pleurer. Tu comprendras sa tristesse, mon Elise, si tu es mère un jour. Confier à une étrangère le plus doux et le plus saint des devoirs, oh ! c'est bien cruel ! Je connais cette douleur par expérience ; je l'ai éprouvée à la naissance de Clotilde. Quoique cédant à la plus impérieuse nécessité, je ressentais comme un remords de refuser à cette pauvre petite créature ce que j'avais donné à son frère et à sa sœur. On dit toujours que nos aïeux moins que les autres l'enfant que nous n'avons pas allaité nous-même. Moi, au contraire, j'ai senti ma dernière fille me devenir plus chère que les larmes qu'elle m'avait coûtées dès son berceau. Et si parfois j'ai montré involontairement plus de sollicitude pour elle que pour toi, mon Elise, si digne pourtant de toute mon affection, c'est qu'il me semblait avoir, pour ainsi dire, une injustice à réparer envers elle. Eh bien, c'est le même chagrin qu'elle éprouve à son tour, et plus poignant encore, parce que deux jumeaux devraient être tout particulièrement égale devant leur mère. Elle craint de préférer le petit garçon, et moi je suis presque sûre que, par suite de cette crainte même, le contraire arrivera.

« Te voilà délivrée de l'une de tes inquiétudes au sujet de ta sœur, puisqu'elle n'aura que la moitié de la charge trop lourde, à ton avis, pour sa santé délicate. J'ai même résolu de la lui alléger encore. Albert m'a priée d'une façon si touchante de venir en aide à l'inexpérience et à la faiblesse de sa femme, que je n'ai pu résister à ses instances. Si tu savais, d'ailleurs, comme cette pauvre Clotilde a be-

soin d'assistance et de conseils ! Tu la connais, tu sais qu'elle manque de sang-troid et de fermeté dans les choses, les plus insignifiantes. Au moindre mouvement, au plus léger cri d'un de ses marmots, elle s'effraie, elle le croit malade, et elle est tout près de le devenir elle-même. On la voit pâler et trembler à chaque instant. Si je la quittais, elle perdrait la tête, car la nourrice, très forte, très bien portante, condition première et la plus essentielle, est d'une grande jeunesse et aussi novice que Clotilde. J'ai donc consenti à me fixer à Santa-Maria ; pour combien de temps, je l'ignore ; qui peut prévoir ce que Dieu nous enverra l'année prochaine ?

« Cette nouvelle va t'affliger, ma fille ; mais tu es forte et raisonnable, tu te résigneras en cette occasion comme en tout autre. Il m'en a bien coûté, va, de prendre cette détermination. Je vous ai toujours présents à l'esprit, toi, Maurice et Suzanne. Je souffre avec vous, et plus que vous peut-être, ceux qui sont éloignés se faisant toujours des fantômes d'un rien. Mais, en aucun cas, je n'aurais pu quitter Clotilde avant une quinzaine de jours, et d'ici là Suzanne sera en pleine convalescence, si la maladie continue de suivre son cours comme à présent. Je serais donc arrivée trop tard pour vous rendre aucun service, tandis que je suis nécessaire, indispensable même à cette faible enfant de Clotilde. Oui, quoique mariée, elle n'est toujours qu'une enfant ; peut-être le sera-t-elle toute sa vie.

« Je vois bien que Maurice lui ressemble dans les circonstances graves, et je regrette d'autant plus vivement de ne pas être là pour l'aider à lui relever le moral et à soigner Suzanne et les enfants. C'est